

## **Langue et littérature arabes classiques**

M. André MIQUEL, professeur

Le cours s'est proposé de rassembler, dans la plus large perspective, quelques-uns des thèmes abordés ces dernières années, relatifs à l'organisation de l'espace ou des espaces dans la société arabo-musulmane classique. Toute méditation sur le monde commence ici par le ciel, par le regard porté sur la sphère universelle au centre de laquelle notre terre est placée. Au carrefour des deux traditions coranique et grecque, l'Islam pose les principes d'une organisation du monde qui, en dernière analyse, est conçue, de décret divin, pour la société des hommes. Tout ce que l'on peut voir du ciel est réputé agir sur nous, de façon plus ou moins mystérieuse, par le jeu des influences astrales et, au plus près, par la lune et le soleil. Ces deux derniers commandent à un ciel plus sensible, celui du climat, avec ses contrastes de froid et de chaleur, d'humidité et sécheresse, dont l'équilibre parfait est réservé, de tradition, au pays tenu pour le centre de l'oekoumène, l'Irak.

La terre, ce sont d'abord les montagnes. La montagne, plutôt, vue comme un massif, dont l'approche n'est tentée que par ceux-là qui ont choisi d'y vivre, à l'abri des incursions ou du fisc, ou qui doivent impérativement passer l'obstacle pour commercer. La montagne est aussi le réservoir des eaux nourricières et le trésor de la terre, par ses pierres et métaux précieux. Face à elle, à sa masse dont la tradition coranique rappelle qu'elle constitue les ancrages de la terre, la plaine pèse peu : celle-ci, à la vérité, s'efface devant les promesses du sol, tenues ou non tenues. D'un côté, donc, la merveille des terroirs riches disparaissent sous l'herbe des champs ou les frondaisons des vergers, de l'autre les terres revêches ou infertiles, avec, à l'extrémité de la chaîne, le désert, et le plus implacable, celui de Perse.

L'eau, essentielle aux besoins de l'agriculture, de la nourriture, de la toilette et de la construction, sur d'énormes territoires qui bâtissent en brique, est saluée à l'envi. Sans parler des savants qui s'interrogent sur son origine, exhalaison de la terre ou fille du nuage, sur les mystères de sa circulation

souterraine, il y a tous ceux-là qui se contentent de la regarder, en ses sources, puits, fontaines privées ou publiques, en ses fleuves ou rivières enfin : d'où émergent, comme des seigneurs de l'eau vive, le Nil, le Tigre et l'Euphrate, l'Indus, l'Amu-Darya et le Sir-Darya. Ne pas oublier, enfin, l'action de l'eau en nos corps, quotidienne, réparatrice ou curative, particulièrement, en ce dernier cas, sous la forme étrange de la source chaude qui associe ces deux éléments antagonistes que sont l'eau et le feu.

Tout cela pour l'eau vagabonde. Mais il en est une autre, sédentaire en ce sens que, même agitée sur place, elle ne quitte pas cette place-là. Mers et lacs suscitent d'autres interrogations que l'eau vive : sont-ils urine de la terre, reste de l'universelle humidité primitive ou simple accumulation des eaux déversées depuis les hautes régions du globe ? Quoi qu'il en soit, la mer est un monde étrange et redoutable, non seulement parce que tout ce qui y vit s'entre-dévore, y compris de parents à progéniture, mais parce que tous les signes rassurants de la terre s'y inversent, à commencer par ces montagnes qui, par les vallées qu'elles ménagent entre elles, ne font pas autre chose qu'attirer le regard, et les corps noyés, vers des gouffres sans fin. Quant à la carte, elle occupe moins, en sa simplicité — une mer d'Orient et une d'Occident, notre Méditerranée — que le regard porté sur la marée, ses différences d'ouest en est, son origine surtout : deux astres, l'un connu, la lune, et l'autre mystérieux, préposés au flux et au reflux, ou un ange qui trempe son doigt dans la mer, puis l'en retire, ou un poisson géant qui aspire et refoule l'eau par ses ouïes. Par rapport à tant de forces et de mystères, le lac ne propose, tout compte fait, qu'une définition : il est toujours fermé, contrairement à la mer, et, profond ou pas, libre des hautes herbes ou des roseaux qui font le marécage.

Une place de choix est réservée, dans les textes, au bestiaire. D'abord parce que l'animal doit, de décret divin, servir l'homme qui en utilise la force, la chair ou le lait, la peau ou la laine. Ensuite parce que, en ces hautes époques de l'homme rare (Braudel), l'animal, par la variété de ses espèces et leurs territoires, occupe une place infiniment plus vaste qu'aujourd'hui. En tête, les bêtes soumises, bovins, moutons, chèvres, ânes, mulets, chameaux, chevaux et chiens, avec, à l'occasion, un palmarès des pays et des races. L'animal sauvage, quant à lui, vaut surtout comme sujet d'une méditation : à quoi sert-il puisqu'il ne sert à rien, pis : qu'il est parfois nuisible, voire dangereux ? La réponse tient en ce que l'homme peut au moins l'étudier, développer là son intelligence, ne serait-ce que pour s'en défendre. Et lorsque la réponse manque, reconnaître au moins ses limites et renvoyer le tout aux mystères sacrés de la création. Rien n'est fermé de toute façon à l'homme, la frontière entre domesticité et sauvagerie toujours mouvante ; à preuve, entre autres, les animaux de l'air, que l'on chasse, que l'on mange ou plume, mais que l'on apprivoise aussi, et non des moindres : les rapaces, acteurs attitrés des chasses royales ou princières.

Pour les plantes comme pour les bêtes, le regard va d'abord à l'utile. Du côté de la nourriture, le champ est celui des sorghos ou millets, massivement du blé et du riz, celui-ci en progression régulière vers l'ouest, secondairement de la canne à sucre, croissante elle aussi en un monde friand de confiseries, pâtisseries et douceurs diverses. Le jardin potager poursuit la vieille tradition orientale et méditerranéenne, l'Islam ajoutant au passage l'artichaut et l'impressionnante famille des cucurbitacées, toutes plantes qui, par les jardins d'Espagne et de Sicile, entameront ou confirmeront la bénéfique invasion de notre Occident. D'autres jardins ou champs nous parlent, dans le même mouvement, de fleurs, de plantes textiles, lin et coton surtout, tinctoriales, médicinales. Du côté des arbres, c'est moins vers la forêt, pas toujours présente ou abondante sur la grande zone aride où s'étend l'Islam, que vers le mûrier que l'on regarde, l'arbre qui nourrit le ver à soie, vers l'olivier, la vigne et le palmier-roi, vers le verger enfin, le paradis sur terre, celui des figures, grenades, amandes, pommes, abricots, pêches, oranges et citrons, pour ne retenir que ceux-là.

La maison est faite, ici et là, de quatre matériaux de base : pierre, pisé, brique crue ou cuite, dont l'usage exclusif ou combiné varie d'une région à l'autre, marquant ainsi de puissantes originalités locales. Les modèles de construction aussi, depuis la mosquée jusqu'à l'humble abri du paysan, en passant par les maisons de ville et les résidences bourgeoises ou seigneuriales. Un type pourtant domine, celui de l'habitation à plan carré ou rectangulaire, avec cour intérieure et rares ouvertures vers le dehors. L'existence quotidienne s'y ordonne autour de la mère, maîtresse des lieux. La table, premier souci, offre essentiellement le pain, de blé ou de riz, les laitages, les fruits et légumes : la viande y figure comme agrément d'un support, bouillon, bouillie ou ragoût, et n'apparaît, comme plat principal et plaisir recherché, qu'aux jours de fête. Les épices relèvent un menu le plus souvent monotone, et les sucreries aussi, dès que les ressources le permettent ou qu'une grande occasion l'exige. Quant aux vêtements, le peu que l'on en puisse dire ici sera son extraordinaire variété, selon les pays, les classes sociales, la composition et la matière même. Il participe, avec la table et ses manières, de toute une stratégie de comportements et de statuts qui signe, au moins au plus haut de l'échelle sociale, ce qu'il est convenu d'appeler un art de vivre en compagnie.

De tous les espaces où l'Islam s'exprime, c'est incontestablement la ville qui occupe la première place. Né dans les deux cités de la Mekke et Médine, l'Islam s'est manifesté comme l'une des civilisations classiques qui ont le plus fait pour la ville, en quantité et en volume d'habitants. Créées de toutes pièces ou réanimées, ces agglomérations, de plusieurs dizaines de milliers d'âmes, parfois de centaines et même de l'ordre du million comme à Bagdad, ont répondu à toutes les fonctions assumées par ce phénomène : ports de mer ou caravaniers, centres de production, de pouvoir et de culture. La ville se perçoit d'abord à ses monuments, mosquée en tête, mais aussi palais, bains,

marchés, bibliothèques à l'occasion. Rassemblant tous les corps de métiers, elle s'affirme par ses murailles, qui sont au moins autant proclamation orgueilleuse de sa puissance que moyens de protection. Travaillée par des dissensions internes, entre quartiers, professions ou tendances politico-religieuses, elle affirme au contraire, pour peu qu'elle se sente menacée, un puissant sentiment de patriotisme local. Née d'une civilisation jeune, en pleine expansion, la ville a suivi le cours de l'histoire, grandissant, explosant sur son site avant de voir revenir à l'abandon des quartiers entiers, pour peu que décroisse l'importance économique ou politique, ou que s'aggravent les dangers venus du dehors. Nulle part comme ici ne se lit, d'un siècle à l'autre, le pouls d'une civilisation.

Ces villes marquent les étapes d'un immense réseau de routes terrestres, fluviales ou maritimes tendu d'un bout à l'autre du monde musulman. Appuyé à une très importante circulation monétaire ou fiduciaire, à des communautés marchandes puissamment organisées et, souvent, non-musulmanes, enfin à ces énormes centres de production et de consommation que sont les villes, le mouvement commercial assure à cet empire une remarquable cohésion économique. Celle-ci se renforce par l'appartenance de l'immense majorité des habitants à l'islam, par la pratique largement répandue de l'arabe, par son usage exclusif, même, dès qu'il s'agit d'administration ou de savoir. Les diversités de langues, de cultures, de confessions ou d'ethnies n'empêchent finalement pas l'empire arabo-musulman classique de superposer, à ces différences, d'indéracinables ferments d'unité. Au-delà des grands ensembles territoriaux que constituent le bloc hispano-maghrébin, l'Égypte, l'Arabie, le Châm (Syrie-Liban-Palestine), la Mésopotamie, les pays d'Iran, l'Asie Centrale et la vallée de l'Indus, un autre ensemble s'est constitué, qui les regroupe tous et dont la perception est vive sous le nom de *mamlakat al-islâm*, le Domaine de l'Islam.

Cette étude des espaces ne pouvait s'achever sans un regard sur le temps, celui, quotidien, des cinq prières, celui du calendrier et des fêtes annuelles, celui de l'histoire enfin qui, du côté des Arabes, apparaît comme une conquête de l'initiative historique, puis de son partage avec les Iraniens, puis de sa perte, au moins sur une bonne partie du territoire, au profit des Turcs et plus tard du colonisateur européen, l'époque moderne, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, étant vue, par ces mêmes Arabes, comme leur Renaissance (*Nahda*). Le cours s'est achevé par un bref rappel de l'héritage littéraire et scientifique de la civilisation de l'Islam.

A.M.

\*

\*\*

Le séminaire, tenu en commun avec M.J. Bencheikh, professeur à la Sorbonne (Université de Paris IV), a porté sur des poèmes d'Ahmed Darwich, notamment ceux qui traitent du thème de l'Andalus (Espagne musulmane).

## PUBLICATIONS

— *Du Golfe aux océans, l'Islam* (avec photographies de G. Degeorge), 245 p., Paris, Hermann Editeurs des sciences et des arts, 1994.

— « Un Géographe arabe à la cour des rois normands : Idrîsî (XII<sup>e</sup> s.) », dans *Les Normands en Méditerranée*, Colloque de Cerisy-la-Salle, 1994, p. 235-238.

— « Le Monde arabo-musulman en l'an mil », dans *Actes de l'Académie de Montpellier* (séance solennelle du 2 décembre 1991, 2<sup>e</sup> partie), 1993, p. 297-305.

— « Orientalisme et interdisciplinarité », dans *Le Livre blanc de l'Orientalisme*, Paris, Société asiatique, 1993, p. 93-95.

— « Conquérir l'Ecole depuis la province », dans *Rue d'Ulm* (sous la direction d'A. Peyrefitte), Paris, Fayard, 1994, p. 303-304.

## PUBLICATIONS DE LA CHAIRE

— S. Aouli, R. Redjala et Ph. Zoummeroff, *Abd-el-Kader*, 623 p., Paris, Fayard, 1994.

— Margaret Sironval : « Obéissance et esclavage dans le conte d'Aladin et la lampe merveilleuse », dans *Merveilles de Contes*, publication de l'Université de Colorado, vol. VIII, May 1994.

\*

\*\*

Conférences à l'Université de Liège et à l'Ecole française de Rome.